

Antoine Heemeryck  
Musée nationale du paysan roumain, Bucarest

## **Des jeunes femmes entre rêves cosmopolites et réalités conservatrices dans le Caucase russe<sup>1</sup>**

La société russe d'aujourd'hui est très souvent perçue au prisme de son personnage politique principal : Vladimir Putin. L'idée d'un pouvoir absolutiste s'ancre dans le passé de cette société qui se présente sous la forme de stéréotypes actualisés : tsarisme, bolchevisme, stalinisme, impérialisme soviétique. Qui plus est, cette figure semble jouer le rôle d'explication à tous les maux des sociétés occidentales : de l'échec d'une solution diplomatique dans le conflit du Dombas à l'élection au poste de président des États-Unis de l'inénarrable Donald Trump, sans oublier la multiplication des régimes dits « illibéraux » en Europe. Bref, le président de la Fédération de Russie joue le rôle de dérivatif pour de nombreux problèmes qui touchent les sociétés occidentales, permettant de ce fait de neutraliser la question des responsabilités de chacun dans un vaste mouvement vers l'autoritarisme politique en Europe.

Dépasser ces stratagèmes médiatico-politiques sans pour autant ignorer la nature autoritaire du régime politique est une condition *sine qua non* de compréhension des contradictions qui agitent cette société. Plusieurs travaux en sciences sociales font cet effort. Par exemple, les recherches de Françoise Daucé<sup>2</sup> montrent un pouvoir très actif dans la normalisation de la société civile et d'une remarquable capacité à désarmer celle-ci par l'usage des instruments de la gouvernance néolibérale — transfert des fonctions sociales vers la société civile par la privatisation des services publics, intégration de

---

<sup>1</sup> Cette recherche fait partie du projet, "Knowledge Exchange and Academic Cultures in the Humanities: Europe and the Black Sea Region, late 18th-21st Centuries" (KEAC-BSR, no. 734645).

<sup>2</sup> F. Daucé, *Une paradoxale oppression. Le pouvoir et les associations en Russie*, CNRS Editions, Paris, 2013.

certaines ONG à l'élaboration des politiques publiques et répression pour les autres. Les travaux de Karine Clément montrent pour leur part une ébullition des anciennes classes ouvrières. Bien sûr, nous ne citons ici que deux exemples parmi d'autres.

L'ambition de cet article est de proposer une contribution à une connaissance distante du carcan idéologique évoqué plus haut tout en intégrant à la réflexion le contexte général qui lui donne sens. Les instruments analytiques mobilisés relèvent de l'anthropologie. Dans cette optique, j'évoquerai de jeunes femmes, étudiantes dans une université dans la région du Caucase. Comme nous le verrons, celles-ci se trouvent en quelque sorte entre deux eaux : celles de l'émancipation d'une domination culturelle patriarcale et conservatrice et l'autolimitation de cette même volonté pour ne pas risquer de rompre les rapports sociaux. Pour la plupart, elles sont déchirées entre des conflits familiaux et une volonté de vivre leur vie en tant que personnes à part entière. Dans cette perspective, je montrerai que leur intégration sociale se situe entre un localisme perçu négativement et un cosmopolitisme conçu comme un tremplin d'affranchissement. Ensuite, je montrerai que la « mentalité » locale s'illustre, à leurs yeux, dans les conflits familiaux. Enfin, les liens entre l'histoire récente sous forme de crise et la tentative de redressement qui s'ensuit constituent la trame d'un retour du conservatisme social dont les femmes sont la première cible.

### **Entre localisme et cosmopolitisme**

Les femmes qui ont participé à cette enquête sont jeunes — entre 19 ans et 22 ans — elles sont toutes étudiantes en relations internationales. Cette spécialité indique peut-être un penchant, un désir d'ouverture spécifique sur le monde. Parmi ces quatorze personnages, trois entretiennent des relations stables avec des hommes de leur âge, de la même promotion. Toutes sont originaires de petites villes du Caucase à une exception près, l'une d'entre elles étant native de Stavropol. L'Université est l'une des plus importantes de Russie. Elle se présente comme une fenêtre sur le monde. Un ensemble de programmes nationaux et internationaux leur permet notamment de voyager. Ainsi Svetlana est-elle allée à Vladivostok, en avril 2019, dans le cadre d'un programme de volontariat, pour contribuer à l'organisation de la rencontre entre le président de la fédération russe et le Maréchal Kim Jong-Un. Plus rares sont les étudiants qui partent avec les délégations officielles prendre part aux discussions avec l'Union européenne par exemple. D'ailleurs, leur portrait est fièrement affiché dans l'enceinte de l'Université. Dans le cadre de leur cursus, des stages nombreux sont organisés à Moscou. Aussi, les agences commerciales n'ont-elles pas tardé à proposer des offres de tourisme

estudiantin à Prague, par exemple, où aux cours de langues étrangères suivis le matin avec un *native speaker* se mêlent les visites culturelles de l'après-midi dans la ville. Ajoutons que cet établissement est le lieu de rencontre entre étudiants de provenance très diverse : Afghanistan, Arménie, Chine, Côte-d'Ivoire, Croatie, États-Unis, France, Guinée Équatoriale, Italie, Kurdistan, Maroc, Pologne, Vietnam, Tunisie, Turquie, Zimbabwe... Pour certains, c'est même une histoire familiale : leurs parents ayant étudié en Russie pendant la guerre froide. Ces échanges entre des étudiants qui sont parfois les futures élites de leur pays datent de la guerre froide et de l'émergence des pays non-alignés. C'est en effet à cette époque que l'URSS devient un partenaire pour de nombreux pays africains par exemple<sup>3</sup>. Il faut garder à l'esprit le caractère cosmopolite des Universités russes qui regroupaient non seulement des ressortissants des républiques — Azerbaïdjan, Arménie, Ouzbékistan... — mais également des pays partenaires appartenant au tiers-monde<sup>4</sup>. On oublie effectivement très souvent que le russe est une langue de circulation internationale, pratiquée aux quatre coins du monde. Les enseignants-chercheurs eux-mêmes, tous très respectés pour leur professionnalisme, voyagent à l'occasion de colloques et conférences en Russie, en Europe et plus rarement aux USA. Certains parlent jusqu'à six langues couramment. Il faut avoir à l'esprit que nous parlons d'une des plus prestigieuses Universités de Russie, mais qu'elle est située dans une communauté urbaine d'environ 150 000 habitants. Les villes d'où sont originaires ces femmes sont beaucoup plus petites (encore une fois à une exception près). Il s'agit donc d'un lieu extrêmement cosmopolite qui se construit, dans l'esprit des actrices, en opposition avec leur ville d'origine. Ce contraste est vraiment surprenant : dès que l'on passe l'entrée de l'université, on a l'impression de sortir du Caucase pour faire l'expérience d'une entrée sur le monde global. À titre d'illustration, dans les couloirs de l'Université, j'ai discuté au cours de la même matinée avec un Vietnamiens, un Zimbabwéen, un Ivoirien et un américain. De plus, l'atmosphère générale y est particulièrement agréable : des activités extrascolaires y ont lieu plusieurs fois par semaine. On peut passer le hall d'entrée et observer des étudiants et des professeurs dansant élégamment la valse. Une fois par an, ils montent ensemble au sommet d'une des montagnes avoisinantes. Pourtant, les femmes qui ont participé

---

<sup>3</sup> M. de Saint-Martin, G. Scarfo Ghellab, K. Mellakh (ed.), *Étudier à l'Est, expériences de diplômés africains*, Karthala, Paris, 2015.

<sup>4</sup> On peut d'ailleurs en dire autant d'autres pays de l'Est. En Pologne par exemple, j'ai pu rencontrer un groupe de jeunes nigériens dont les parents étaient venus étudier dans cette ville avant la chute du mur de Berlin. *Idem* en Roumanie dans le domaine de la santé publique et de l'exploitation de ressources en hydrocarbure où l'on pouvait trouver des étudiants cubains, des ressortissants des pays du Moyen-Orient.

à l'enquête n'entendent pas vivre dans cette région après de leurs études. Et ce, parce qu'elles ne croient pas pouvoir obtenir un emploi qui leur procure une rémunération satisfaisante pour vivre correctement. L'épanouissement vient par la suite, mais ne doit absolument pas être négligé. D'autant plus que l'un est lié à l'autre. Plus encore, le premier est la condition du second. La deuxième raison qui motive leur volonté de partir, c'est la « mentalité du Caucase » selon leurs propres mots.

Précisons que la société russe d'aujourd'hui est la scène d'un processus de « post-féminisation ». Le régime soviétique avait effectivement mis en œuvre la féminisation du travail<sup>5</sup>. Mais l'intégration et la promotion par le travail ont donné des résultats mitigés. De fait, elle a doublé la responsabilité des femmes qui, en plus de prendre en charge le « privé », devaient s'acquitter des contraintes liées à l'emploi. Depuis la chute de l'empire soviétique, la tendance s'est inversée. En Russie, cela est d'autant plus vrai que la fin du régime communiste a entraîné une crise sociale, politique, économique et même existentielle pour l'extrême majorité de la population. Parallèlement, les inégalités se sont développées à un niveau sans précédent, l'opulence inédite d'une minorité contrastant avec la pauvreté de la majorité. Comme souvent, une telle configuration est favorable aux mouvements conservateurs et nationalistes qui savent saisir la balle au bond. Et les femmes sont leur première cible. Leur tenue, leur apparence, leur comportement sont scrutés et leur choix de vie tend à être défini par d'autres. Cette volonté est liée à des normes familiales. C'est ce conservatisme qui est la principale source de leurs souhaits de partir. Svetlana, originaire d'Ossétie, en donne une illustration :

« Je n'arrive pas à comprendre pourquoi un homme ne peut pas tenir son enfant dans ses bras. Sa femme ne peut pas s'asseoir à côté de lui. Elle ne doit pas lui répondre, et s'il y a des invités à la maison, alors c'est encore plus grave. Pour moi, ce n'est pas compréhensible ».

La Russie n'est pas une nation, elle ne l'a probablement jamais été<sup>6</sup>. C'est un empire où vivent des « nations » (équivalent ailleurs du terme ethnie ou communauté). Le Caucase est la région réputée en compter le plus. L'image de la mosaïque des cultures est très souvent utilisée pour la décrire. On trouve effectivement des personnes qui se disent tatar, grec, arménien, ossète, etc. Pourtant, il ne semble pas que cette diversité donne lieu à un brassage

---

<sup>5</sup> I. Tartakosvaïa, « Genre et marché du travail en Russie », in M. Muruani (dir.), *Travail et genre dans le monde*, La découverte, Paris, 2013, pp. 194-203.

<sup>6</sup> M. Mendras, « Le mythe du nationalisme russe », in Pierre Birnbaum (dir.), *Sociologie des nationalismes*, PUF, Paris, 1997, pp. 85-102.

culturel effectif. En réalité, les frontières ethniques<sup>7</sup> sont très fortes et, par exemple, personne, parmi les sujets de l'enquête, n'a jamais vu un couple chrétien/musulman marié. Plus encore, il est formellement interdit aux femmes d'entretenir des relations amoureuses avec un homme adepte d'un autre culte que celui de leur famille. Anastasia, originaire de Krasnodar, lie la « mentalité du Caucase » qu'elle juge rétrograde aux pratiques religieuses :

« Ici, il y a beaucoup de musulmans qui sont très durs avec les femmes. C'est près de la Tchétchénie, et chez eux, c'est encore pire. Et ils ont une influence sur toute la région. Moi je veux sortir en discothèque avec mes amis. Si je veux me balader avec un garçon, c'est mon affaire et pas la leur. On peut être ami sans être amant. L'islam influence beaucoup de gens par ici [elle réfléchit quelques instants]. Mais les chrétiens, c'est pareil ! J'ai une amie qui sortait avec un arménien [Russe]. Et il l'espionnait tout le temps. Il regardait même les messages que ses amies lui envoyaient sur son téléphone. Elle l'aimait, mais elle a dû rompre avec lui. C'est triste ».

Plus globalement, ces femmes supportent avec de plus en plus de difficulté le communautarisme, les rumeurs et les médisances. Celles-ci prennent de l'ampleur dans la mesure où elles deviennent progressivement des personnes à même de décider de leur propre destin. Anya en donne un exemple avec sa mère qui est en charge de l'approvisionnement des produits dans plusieurs magasins alimentaires d'une petite ville :

« Elle parlait avec un homme qui était venu pour une commande. Et ma grand-mère et les voisins ont commencé à dire que c'était son amant. Pourquoi ils ont besoin de dire ça ? Ma mère a le droit de parler à un homme sans entretenir de relations avec lui. Et comment elle peut faire son travail ? Parce qu'elle est obligée de parler avec lui ».

En imposant un stigmate à la femme qui travaille, et qui est en contact avec des hommes, la pression exercée par les normes vise à la contrôler en public voire à l'exclure de cette sphère. Elle est rapidement assignée à des mœurs sexuelles douteuses. On remarquera que c'est également une façon de réduire la concurrence sur le marché du travail.

## **Conflits familiaux et luttes intérieures**

Le sentiment d'incompréhension, de répulsion et parfois de révolte qui ressort des entretiens ne se transforme pas en une volonté politique assumée. Sans exception, ces femmes disent toutes ne pas être féministes. Elles ne se reconnaissent pas dans les mouvements comme les Femen ou d'autres ONG

---

<sup>7</sup> F. Barth (et alii.), « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Poutignat P., Streiff-Fenart J. (dir.), *Théories de l'ethnité*, Presses universitaires de France, Paris, 1995, pp. 203-249.

russes. Pourtant, elles sont factuellement entrées en sédition avec l'ordre social patriarcal qui s'est installé sur les cendres de l'Union soviétique. Certes, en plus d'être temporaire, il s'agit pour reprendre une image de Karl Marx d'un groupe en soi et non d'un groupe pour soi. Pourtant, elles discutent parfois de ces problèmes entre elles et avec leurs amies proches. Il est donc envisageable, mais peu probable en l'état des choses, que leur opposition partagée aux rapports hommes/femmes ait une influence sur cette société. La reproduction ou la volonté de dépassement de cette forme de domination s'appuie sur des conflits familiaux profonds. La mère en est le pivot et joue un rôle de médiation ou de rupture entre les générations.

Originaire de Stavropol, Milena explique les conflits qui traversent sa famille :

« Mon père, c'est une mauvaise personne. [...] Il y a deux types d'alcooliques : ceux qui sont joyeux, gardent de l'affection pour les leurs, et les autres qui deviennent violents quand ils boivent, menteurs, qui dépensent l'argent de la famille. [...] Ma mère n'a pas voulu que moi et ma sœur grandissions sans père. Mais il y a trois ans, elle n'en pouvait plus. Cela faisait 13 ans qu'il la trompait avec d'autres femmes, qu'il dépensait l'argent en alcool et à sortir [...] On avait une maison à la campagne, et le jour de mes 18 ans, je devais en devenir la propriétaire. Mon père a tout fait pour me la voler. Alors on l'a vendue et on lui a donné une part pour qu'il nous laisse tranquilles. [...] Ensuite, ma grand-mère [maternelle] a décidé de venir s'installer chez nous. Elle vivait à Moscou dans un appartement, chez son fils, le frère de ma mère. Et un beau jour elle est venue, comme ça. Elle s'invente des maladies. Ma mère doit faire à manger spécialement pour elle, car elle dit qu'elle ne peut pas manger ce que ma mère prépare. Elle n'est jamais contente. En plus, elle prend des médicaments qui affectent sa santé, et après elle devient vraiment malade. Ma mère gagne 2000 roubles par mois<sup>8</sup> et elle doit entretenir trois personnes. C'est très difficile. [...] Elle m'a dit [empathique] : « Pars d'ici, il n'y a pas d'avenir pour toi ». Mon père lui, il a tout fait pour que je reste dans le Caucase. J'étais parmi les mieux classées au lycée<sup>9</sup> et je pouvais entrer à l'Académie diplomatique de Moscou. Mais il a menacé qu'il ferait du mal à ma mère. Il a commencé à me dire que je devais prendre soin de ma mère et de ma petite sœur. Et après il a continué de raconter à tout le monde comment il nous éduque ».

On le voit, la mère se présente comme un pivot entre plusieurs ensembles de relations : entre les hommes et les femmes, entre les générations, entre

---

<sup>8</sup> Pendant l'enquête un euro équivalait à environ 70 roubles.

<sup>9</sup> Héritage de l'URSS, le système d'éducation est particulièrement compétitif et conservateur sur le plan social. L'entrée dans les établissements d'enseignement supérieur se fait en fonction des résultats obtenus aux examens au lycée.

l'intérieur et l'extérieur de la famille. Milena entend vivre en Europe plus tard et contribuer à aider les siens financièrement. Il existe d'autres cas de figure, où la mère en est rendue à épier sa propre fille. C'est le cas de Tamara qui est à Piatigorsk depuis sa naissance et a un petit frère de 12 ans. Elle n'a pas la moindre idée de l'emploi de son père :

« C'est comme ça. Les hommes ne s'intéressent pas à la famille, c'est la mère [qui s'en occupe]. Il amène de l'argent et il ne s'intéresse pas au reste ».  
Devant mon étonnement visible, elle développe : « C'est comme ça, pendant longtemps tu te poses la question et après ça te passe. Tu t'habitues ».

Pour sa part, sa mère s'occupe exclusivement du foyer familial. L'apparence de Tamara n'est en rien extravagante, plutôt adepte du bluejean. Pourtant :

« Ma mère me suit tout le temps. Elle ne me laisse pas m'habiller comme je veux. Elle veut choisir mes amies, mes fréquentations. Elle vérifie tout le temps mon téléphone [elle appellera quatre fois pendant l'entretien d'une durée d'un peu plus d'une heure]. Elle ne me laisse pas sortir quand je veux. Elle me menace tout le temps qu'elle va m'empêcher de réaliser mon rêve. [...] Mon rêve de partir d'ici ».

Tamara travaille effectivement dans un magasin alimentaire pour se payer un voyage aux États-Unis pendant l'été avec le programme Work&Travel. L'apparence, le comportement, le corps sont l'objet d'un contrôle strict de la part de l'autorité maternelle. Certes ce n'est pas un cas propre à la Russie. Mais ici l'homme est exclu et s'autoexclut de cette question au point devenir un étranger aux yeux de sa fille. Ajoutons que, pour elle comme pour les autres jeunes femmes, un des enjeux est le respect du culte d'appartenance qui n'est suivi dans les pratiques que de manière secondaire — aucune ne fréquente d'église assidument. Autrement dit, si elles sont toutes chrétiennes, on attend impérativement d'elles qu'elles fréquentent et se marient avec un chrétien. Ces identifications communautaires sont revenues avec la fin du régime soviétique, période à laquelle ces revendications étaient tolérées, mais peu assumées.

Comme nous l'avons dit, certaines femmes vivent déjà en couple. Il semblait pertinent de les interroger sur la manière dont elles conçoivent leur futur dans un scénario heureux. En ce qui concerne le conjoint, toutes mettent l'accent sur la « confiance en soi » dans un double sens : il doit avoir confiance en lui, mais surtout il doit leur donner confiance en elle et réciproquement. Certes, il doit être « gentil » en contre-balancement de la « malveillance » de certaines figures de l'autorité avec qui elles vivent aujourd'hui. Mais elles doivent pouvoir « compter sur lui » et qu'il soit empathique. Cette caractérisation nous en apprend plus sur la situation de pression émotionnelle, de conflits, de désirs des actrices que sur leur éventuel

futur, ce qui ne serait que pure spéculation. C'est pourquoi ce compagnon imaginaire et parfois réel est une sorte d'antithèse de certains personnages qui peuplent leur vie privée (père, mère, grand-mère).

En revanche, il leur paraît difficile d'accepter un époux qui gagne moins d'argent qu'elle. On peut en déduire qu'elles ont intériorisé la domination masculine. Mais il est possible d'émettre une autre hypothèse, celle d'une conscience de cette inégalité dans l'emploi et l'impossibilité de la dépasser. À défaut de pouvoir et de vouloir changer de les inégalités homme/femme, il vaut mieux s'y adapter. Autrement dit, elles ont incorporé avec lucidité l'idée d'une inégalité de revenus entre hommes et femmes. En effet, les hommes qui gagnent moins d'argent que leur femme sont déconsidérés et se rapprochent immédiatement de la figure négative du déviant alcoolique à l'hygiène et aux mœurs inacceptables. Cette interprétation est corroborée par le fait qu'il ne s'agit pas de personnages qui ont embrassé une idéologie révolutionnaire. Elles n'entendent pas transformer la société, mais se frayer un chemin, s'émanciper par la fuite de cette situation qui leur paraît à certains égards sans issue. Leur volonté de quitter le Caucase ou la Russie en est la preuve la plus claire : il s'agit de prendre ses distances spatialement avec la pression qui s'exerce dans la famille, que celle-ci soit d'origine endogène ou exogène. L'homme avec qui elles comptent vivre est celui qui leur permettra de dépasser cette condition, cette existence fragilisée face aux contraintes concentrées et diffuses des normes familiales et sexuées dans cette région du monde.

La situation d'enquête s'inscrit d'ailleurs dans ce dépassement. Les entretiens ont lieu à l'entrée ou dans l'un des bâtiments de l'université. Si bien que nos discussions, entre un homme et une femme, sont exposées à la vue des étudiants et enseignants-chercheurs qui entrent et sortent de l'établissement. Et ses actrices se sentent visiblement à l'aise. De ce point de vue, l'anthropologue échappe aux positions d'autorité habituelles : il est de sexe masculin, il vient de France, il voyage dans le cadre de son emploi, leur prête une attention soutenue, sans les contredire, sans leur imposer une vision du monde, pour la plupart ses interventions visant à leur faire développer leur point de vue quand cela s'avère nécessaire. Se crée donc un espace-temps situé hors de leur quotidien, qui remet en cause les agencements homme/femme dans cette région du Caucase. Aussi, l'une des étudiantes que je n'avais pas pu rencontrer est-elle venue vers moi pour me demander de l'inclure dans la recherche. Dans ce cadre, l'anthropologue tend à être assigné à une position qui se rapproche de celle du psychanalyste/psychologue.

Bien entendu, l'analyse développée ici est limitée par les paramètres de l'enquête. Même si c'est plutôt rare, il est possible de rencontrer dans cette université des jeunes femmes qui attendent de se marier et disent

ouvertement laisser leur destin professionnel et personnel entre les mains de leur futur époux. Ici, ont été rapportés les points de vue d'une catégorie d'actrices, prises dans les contradictions de ce qu'elles nomment « la culture du Caucase ». Toutefois, cette opposition n'est pas vouée à se transformer en une contestation collective ouvertement assumée. Ce que cherchent ces jeunes femmes, c'est d'abord à échapper à la coercition des normes familiales pour vivre plus librement leur destin. Dans cet ordre d'idées, la seule solution qu'elles envisagent est de partir pour une grande ville de Russie, en Europe et plus rarement aux États-Unis. Or partir, c'est fuir.

## **Dynamiques globales**

Cependant, elles disent ouvertement apprécier leur pays. « J'aime mon pays. C'est un grand pays, un beau pays. Mais il y a une poignée de gens qui pillent tout » dit Laura. Cette conception est étroitement liée à la perception du fonctionnement de la société globale. D'une part, la Russie est sans aucun doute un cas spectaculaire de capitalisme de connivence dans la mesure où il s'est développé en très peu de temps<sup>10</sup>. D'autre part, la corruption est devenue un cadre dans lequel se déploient les luttes politiques entre membres de l'*establishment*. Initialement utilisée comme un instrument pour éliminer les concurrents par le pouvoir<sup>11</sup>, qui construisait de la sorte une solidarité entre gouvernement et population par opposition à un adversaire partout présent (et responsable du mauvais fonctionnement de la politique), l'anticorruption lui a échappé et a entraîné des mobilisations de masse. Dans ce sens, la richesse faramineuse d'une oligarchie à cheval entre la puissance publique et l'économie privée est interprétée comme le symbole d'une injustice profonde et la preuve d'une spoliation à grande échelle. À cet égard, il est remarquable que les médias russes parlent de « profiteurs », terme qui met l'accent à la fois sur l'idée de profit et d'accaparement illégitime. Il reste que dans ce régime politique non-pluraliste, la corruption semble devenir le véhicule de la critique morale des injustices sociales, la critique du pouvoir étant toujours risquée.

La situation observée est étroitement liée à l'histoire politique récente de ce pays. Cet accaparement des richesses publiques par une minorité opère

---

<sup>10</sup> G. Favarel- Garrigues (ed.), « Les figures du justicier anti-corruption en Russie post-soviétique », in Engels J. J. et al. (dir.), *Dénoncer la corruption*, Paris, Demopolis, 2018.

<sup>11</sup> Le déploiement de la lutte anticorruption sous la présidence de Vladimir Putin prend une dimension sans précédent s'attaquant au blanchiment d'argent autant qu'à la corruption du petit fonctionnaire. Un parallèle peut d'ailleurs être fait avec la Roumanie de Traian Basescu. Au passage, ceci montre que les régimes de droite savent s'accommoder et même utiliser à leur propre compte la rhétorique anticorruption.

dans le tableau général d'un écroulement sociétal tel que la disparition de la Russie était ouvertement envisagée il y a encore quelques années. Il est de coutume de parler de globalisation pour décrire la configuration qui se met en place dans les années 1980 et qui se déploie après la chute de l'Union soviétique. Pourtant cette idée qui met l'accent sur les ruptures incite à ignorer les continuités. En termes géostratégiques, les USA se sont positionnés aux portes de la Russie avec l'extension de l'OTAN à la quasi-totalité des pays d'Europe de l'Est avant leur intégration à l'Union européenne. De plus, la guerre d'Afghanistan visait également à mettre la main sur les réserves en hydrocarbures d'Asie centrale. Résumons-nous : d'un point de vue interne, la société russe a fait face à un effondrement à tous points de vue, tandis que d'un point de vue externe, elle a été acculée. C'est en réponse à cette situation que naît le projet politique de (re)créer une grande Russie, puissante et respectée dans le monde.

L'élection de Vladimir Putin en 2001 s'inscrit dans cette logique. En outre, la nouvelle doctrine ouvre la porte à un État fort et interventionniste. Dans cet ordre d'idées, il faut mener une politique démographique active. « Depuis la fin de l'URSS, et ce jusqu'en 2012, la population de la Russie a significativement diminué, d'environ 5 millions d'habitants<sup>12</sup> ». Phénomène qui est dû à la baisse conjointe de l'espérance de vie et de la fécondité. En 2005, le programme « Conception de la politique démographique de la Russie à horizon 2025 » est mis en œuvre à cet effet. L'État lance une politique pronataliste pour renverser la situation évoquée plus haut. Par exemple, une allocation, appelée « capital maternel », réservée à des dépenses spécifiques, est proposée aux mères pour la naissance de leur deuxième enfant. Insatisfait des résultats, malgré une inflexion démographique manifeste, en 2010, la puissance publique tente de faire de la famille de trois enfants la norme en la matière. Cette politique démographique est un pilier du projet qui vise à redonner à la Russie sa position de puissance mondiale. Mais elle également est une porte ouverte pour un ensemble d'institutions et de mouvements sociaux conservateurs : église orthodoxe, islam réactionnaire, mouvements politiques homophobes. Il existe une alliance objective et idéologique entre ces organisations et le pouvoir. Ainsi, on rappellera que trois membres du groupe de musique Pussy Riot ont été condamnés à des peines de prison ferme suite à la tenue d'une pièce de musique punk dans la cathédrale du Christ-Sauveur de Moscou en 2012. Les paroles critiquaient ouvertement, d'une part, Vladimir Putin, l'oligarchie et le capitalisme russe, et de l'autre

---

<sup>12</sup>C. Lefevre, « Vingt-cinq ans de transformations de la société russe, Crise démographique et croissance des inégalités », 2015, *La Vie des Idées*. <http://www.laviedesidees.fr/Vingt-cinq-ans-de-transformations-de-la-societe-russe.html>. Voir cet article pour l'ensemble de ce paragraphe.

l'Église orthodoxe et, plus précisément, l'homophobie et le patriarcat. En 2020, les discussions sur le changement de Constitution envisagent d'inscrire l'interdiction du mariage homosexuel et la référence à Dieu.

Dans cette nouvelle conjoncture, les femmes sont assignées aux fonctions maternelles et à une position de production de patriotes. C'est même, dans l'esprit des concepteurs de cette politique, une condition *sine qua non* du redressement démographique. Cette nouvelle configuration interpelle, car, toutes proportions gardées, elle rappelle étrangement celle du début du XIXe siècle étudiée par Silvia Federici<sup>13</sup>. Les femmes au foyer deviennent des modèles de vertu au contraire de celles qui travaillent dont on craint toujours qu'elles adoptent des pratiques sexuelles répréhensibles qui les rapprochent de la prostitution. Figure qui est le symétrique de l'homme alcoolique et dépravé. Ces modèles de vertu sont caractérisés par la dévotion, l'amour, l'attention pour les siens. Ce que les programmes de développement présents dans le monde entier appellent le *care*. Le travail domestique (des femmes) de reproduction permet de faire l'économie d'un salaire. C'est de cette manière que l'État reprend le contrôle sur les modes de reproduction, la procréation et la famille. Tout comme les mouvements religieux conservateurs reprennent le contrôle sur les esprits, les conduites et les vies privées. C'est d'ailleurs en cette qualité d'entrepreneur de moralité et d'institution de contrôle qu'ils présentent un intérêt spécifique pour l'État. La tolérance vis-à-vis de la violence conjugale et le retour du modèle de virilité masculine représentent des indicateurs tout à fait clairs de cette imposition idéologique et institutionnelle. D'un point de vue plus général, on peut se demander si cette attaque sur les femmes n'est pas une adaptation des États au capitalisme néolibéral tel qu'il est pratiqué en Russie, mais également dans d'autres pays comme la Pologne. Économiquement, la Russie est effectivement un bon élève du néolibéralisme. C'est dans ces logiques globales que sont emprisonnées les actrices de cette enquête et c'est à ce destin qu'elles veulent échapper. Elles pour qui l'URSS n'est qu'une image lointaine et qui n'ont jamais connu qu'une société en crise, sans alternative. Cependant, on ne pourra s'empêcher de remarquer cette triste ironie : c'est cette politique de repeuplement qui crée les conditions incitant ces jeunes femmes au départ.

---

<sup>13</sup> S. Federici, *Le capitalisme patriarcale*, La Fabrique, Paris, 2019.

*Antoine Heemeryck*

**Des jeunes femmes entre rêves cosmopolites et réalités conservatrices  
dans le Caucase russe<sup>14</sup>**

*Résumé*

Cet article est une réflexion à partir d'une enquête sur des étudiantes dans le Caucase russe, partagées entre l'envie de vivre dans un monde cosmopolite et le respect des normes patriarcales revitalisées depuis quelques décennies dans cette région. Ce retour est étroitement lié à la position de la femme dans le projet de la grande Russie qui présuppose un redressement démographique et ouvre la porte à des institutions conservatrices sur le plan des mœurs.

*Mots-clés* : Caucase, étudiants, valeurs conservatrices, patriarcat, projets de vie.

*Antoine Heemeryck*

**Young Women between Cosmopolitan Dreams and Conservative Realities  
in the Russian Caucasus**

*Abstract*

This article is a reflection based on a survey of female students in the Russian Caucasus, torn between the desire to live in a cosmopolitan world and the respect for patriarchal standards revitalized in recent years in this region. This return is closely linked to the position of women in the Greater Russia project, which presupposes a demographic recovery and opens the door to conservative institutions in terms of morals.

*Keywords*: Caucasus, students, conservative values, patriarchy, life projects.

---

<sup>14</sup> Cette recherche fait partie du projet, "Knowledge Exchange and Academic Cultures in the Humanities: Europe and the Black Sea Region, late 18th-21st Centuries" (KEAC-BSR, no. 734645).